

OCTAVE MIRBEAU

ŒUVRES INÉDITES

La  
**vache tachetée**



PARIS  
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, 26

Dixième mille

OCTAVE MIRBEAU

ŒUVRES INÉDITES

# La vache tachetée



PARIS  
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, 26

Dixième mille

# La Vache tachetée

**Octave Mirbeau**



**Flammarion, 1921**

Exporté de Wikisource le 20/03/2019

## NOTE DES ÉDITEURS

La vache tachetée

Notes de voyage

Idées générales

Vers le bonheur

Le Petit gardeur de vaches

Croquis bretons

?

Le poitrinaire

Une lecture

Sur la route

En route

Sur la berge

Mon jardinier

La folle

Le concombre fugitif

Explosif et baladeur

Paysage d'été

Paysage d'hiver

Le dernier voyage

Le gamin qui cueillait les ceps

En attendant l'omnibus

Un homme sensible

## NOTE DES ÉDITEURS

Nous souhaitons répondre ici, aussi brièvement que possible, à quelques critiques qui ont été formulées, à propos de la publication du premier volume des *Œuvres inédites* d'Octave Mirbeau.



Il semble, d'abord, que d'aucuns se soient mépris sur le sens du mot *inédites* ; pour avoir droit au qualificatif d'*inédites* il n'est pas indispensable que des œuvres aient été conservées en manuscrit par un écrivain ; elles peuvent avoir été publiées par lui, de son vivant, dans des journaux ou dans des revues ; il suffit qu'elles n'aient jamais été réunies en volume — éditées.

C'est ce qui s'est passé pour Octave Mirbeau.

Il n'est pas nécessaire, n'est-ce pas, de rappeler qu'Octave Mirbeau a été un journaliste littéraire de grande fécondité ? En 1880, déjà, il collaborait au *Figaro* et au *Gaulois* ; en 1910 il donnait, encore, des articles (notamment à *Paris-Journal*) ; de 1892 à 1902 il fut un des écrivains hebdomadaires de l'*Écho de Paris* puis du *Journal*.

Il a, de ce seul fait, laissé une production considérable, qu'il souhaitait voir paraître un jour en librairie (il nous l'a dit expressément), et que la vie ne lui avait pas laissé le temps de réunir pour sa publication en volumes.



On nous a fait un autre grief.

On nous a reproché de n'avoir pas établi une édition critique de ces *Œuvres inédites*.

On s'est appuyé sur cette affirmation, à notre sens gratuite, que « toute édition d'œuvres posthumes doit être une édition critique ».

Nombreuses sont les réponses que nous pourrions faire à cette sorte d'objection.

En voici, seulement, quelques-unes :

1° il n'y a pas si longtemps qu'Octave Mirbeau n'est plus des nôtres pour que le moment nous semble être déjà venu de consacrer nos soins à une édition de ce genre ;

2° si ces recueils de contes avaient paru un mois avant la mort d'Octave Mirbeau, personne — du fait qu'ils n'eussent pas été œuvres posthumes — n'eût songé à demander dans quels journaux ni à quelles dates ces contes avaient été publiés pour la première fois ; on ne les aurait pas moins appréciés ;

3° des posthumes de Verlaine et de Laforgue — pour ne citer que ces deux noms — ont été publiés sans dates ni références ; il n'apparaît pas que la mémoire de leurs auteurs en ait souffert ; au contraire ;

4° nous avouons préférer les *Premières Méditations* toutes

nues, que suivies des *Commentaires* dont Lamartine a cru devoir les alourdir ; il est évident qu'il s'est chargé lui-même de les commenter ; pour nous, nous nous refusons à accomplir cette besogne pour le compte de Mirbeau ;

5° nous estimons — et c'est là notre réponse principale au reproche qui nous a été adressé, celle qui aurait pu, peut-être, nous dispenser d'en formuler aucune autre — nous estimons qu'il est indispensable de faire une distinction essentielle entre les « Contes » et les « Chroniques ».

Les contes, œuvres d'imagination, se situent d'eux-mêmes, tant par leur inspiration que par leur forme, à l'époque où ils furent conçus et écrits. Même lorsqu'ils contiennent des allusions précises à des faits naguère contemporains (allusions qui font défaut dans la *Maison Tellier* ou dans *Un cœur simple*, nouvelles dont le grand public ne s'inquiète pas de savoir à quelles dates précises elles ont été écrites) ils restent, avant tout, des œuvres dont il importe peu qu'elles aient paru pour la première fois au cours d'une période littéraire déterminée, dans tel journal, tel mois de telle année.

Il en va différemment des chroniques et pamphlets. Paul-Louis Courier ne pouvait pas ne point dater (Veretz, 16 juillet 1822) sa *Pétition à la Chambre des députés pour des villageois que l'on empêche de danser*.

Les chroniques et pamphlets de Mirbeau — et dès avant la publication du premier volume de cette série nous avons résolu de le faire — porteront la date du numéro du journal ou de la revue (ainsi que le titre de celle-ci ou de celui-là) où ils ont paru pour la première fois<sup>[1]</sup>.

Puisque nous nous sommes déjà cru dans la nécessité d'ajouter cette *Note* en tête de ce volume, complétons-la par quelques mots.

À l'exception de *Un gentilhomme*, roman inachevé, nous ne donnerons pas, dans cette série de volumes, le moindre morceau du plus petit manuscrit d'Octave Mirbeau.

Tout a été, par lui-même, publié de son vivant.

Nous n'affirmerons point, pourtant, qu'à ces œuvres inédites nous n'ayons pas changé une virgule : la ponctuation est, parfois, défectueuse dans les journaux. Et nous avouons que, de temps à autre, notre initiative a été jusqu'à remplacer un point d'interrogation par un point d'exclamation, et *vice versa*.

On pourra, de reste, s'en assurer, en allant consulter les diverses collections — de 1880 à 1910 — du *Gaulois*, du *Figaro*, de l'*Écho de Paris*, de *Gil Blas*, du *Journal* et de *Paris-Journal*, sans parler de certains autres journaux d'importance littéraire moindre.

- 
1. ↑ Bien entendu nous n'estimons pas que les contes d'Octave Mirbeau aient subi une diminution de valeur littéraire du seul fait que la première date où ils ont été publiés aurait été indiquée. Il nous a paru tout simplement inutile de le faire à propos d'une édition destinée au grand public.

## La vache tachetée

Depuis un an que le malheureux Jacques Errant avait été jeté dans un cachot noir comme une cave, il n'avait vu âme qui vive, hormis des rats et son gardien, qui ne lui parlait jamais. Et il ne savait pas, et il ne pouvait pas savoir de quoi il était accusé, et s'il était accusé de quelque chose.

Il se disait souvent :

— C'est curieux qu'on m'ait retiré de la circulation sans me dire pourquoi, et que, depuis un an, je sois toujours en quelque sorte suspendu à la terreur d'un procès dont j'ignore la cause. Il faut que j'aie commis sans m'en douter un bien grand crime !... Mais lequel ?... J'ai beau fouiller dans ma vie, retourner mes actions dans tous les sens, je ne trouve rien... Il est vrai que je suis un pauvre homme, sans intelligence et sans malice. Ce que je prends pour des actes de vertu, ou simplement pour des actes permis, ce sont peut-être de très grands crimes...

Il se rappelait avoir sauvé, un jour, un petit enfant qui se noyait dans la rivière ; un autre jour, ayant très faim, il avait donné tout son pain à un misérable qui se mourait d'inanition sur la route.

— C'est peut-être cela ! se lamentait-il. Et peut-être que ce sont là des choses monstrueuses et défendues !... Car, enfin, si je n'avais pas commis de très grands crimes, je ne serais pas, depuis un an, dans ce cachot !...

Ce raisonnement le soulageait, parce qu'il apportait un peu de lumière en ses incertitudes, et parce que Jacques Errant était de ceux pour qui la Justice et les juges ne peuvent pas se tromper et font bien tout ce qu'ils font.

Et quand il était repris, à nouveau, de ses angoisses, il se répétait à lui-même :

— C'est cela !... c'est cela !... Parbleu, c'est cela !... ou autre chose que je ne connais pas... car je ne connais rien, ni personne ni moi-même. Je suis trop pauvre, trop dénué de tout pour savoir où est le bien, où est le mal... D'ailleurs, un homme aussi pauvre que je suis ne peut faire que le mal !...

Une matinée, il s'enhardit jusqu'à interroger son gardien... Ce gardien était bon homme, malgré son air farouche. Il répondit :

— Ma foi !... Je pense qu'on vous aura oublié ici...

Il se mit à rire bruyamment, d'un rire qui souleva ses longues moustaches, comme un coup de vent soulève les rideaux d'une fenêtre entr'ouverte.

— J'en ai un, reprit-il, le numéro 814 ; il est au cachot depuis vingt-deux ans, comme prévenu !

Le gardien bourra sa pipe méthodiquement, et, l'ayant allumée, il continua :

— Qu'est-ce que vous voulez ? les prisons regorgent de monde en ce moment, et les juges ne savent plus où donner de la tête. Ils sont débordés !...

Jacques Errant demanda :

— Que se passe-t-il donc ? Est-ce qu'il y a une révolution ?

— Pire qu'une révolution... Il y a des tas d'effrontés et dangereux coquins qui s'en vont proclamant des vérités, par les chemins !... On a beau les juger tout de suite, ceux-là, et, tout de suite, les condamner : il en vient toujours ! Et l'on ne sait pas d'où ils sortent !...

Et, lançant une bouffe de fumée, il conclut :

— Ah ! tout cela finira mal !... tout cela finira mal !

Le prisonnier eut un scrupule :

— Moi aussi, questionna-t-il, non sans une terrible angoisse, j'ai, peut-être, par les chemins et sans le savoir, proclamé une vérité ?

— C'est peu probable ! répliqua le gardien, en hochant la tête... Car vous n'avez point une mauvaise figure... Il se peut que vous soyez un assassin, un faussaire, un voleur. Ce qui n'est rien, en vérité, ce qui est même une bonne chose... Mais si vous aviez fait ce que vous dites, il y a longtemps que vous auriez été jugé et mis à mort...

— On les condamne donc à mort, ceux qui vont proclamant des vérités ?

— Tiens !... Parbleu !... Il ne manquerait plus qu'on les nommât ministres ou archevêques... ou qu'on leur donnât la croix de la Légion d'honneur !... Ah ! ça !... D'où venez-vous ?

Un peu rassuré, Jacques Errant murmura :

— Enfin !... pourvu que je n'aie pas proclamé une vérité quelque part... C'est l'essentiel...

— Et que vous n'ayez pas, non plus, une vache tachetée !... parce que voilà encore une chose qui n'est pas bonne par le temps qui court...

Le gardien parti, Jacques songea :

— Il ne faut pas que je sois inquiet... Je n'ai jamais proclamé de vérité... jamais je n'ai eu de vache tachetée... Je suis donc bien tranquille !

Et ce soir-là, il dormit d'un sommeil calme et heureux.

Le dix-septième jour de la seconde année de sa prévention, Jacques Errant fut extrait de son cachot et conduit entre deux gendarmes dans une grande salle où la lumière l'éblouit au point qu'il manqua défaillir... Cet incident fut déplorable, et le malheureux entendit vaguement quelques personnes murmurer :

— Ce doit être un bien grand criminel !...

— Encore un qui aura proclamé une vérité !...

— Il a plutôt l'air de celui qui possède une vache tachetée...

— Il faudrait le livrer à la justice du peuple !

— Regardez comme il est pâle !

— À mort !... À mort !... À mort !...

Et comme Jacques reprenait ses sens, il entendit un jeune homme qui disait :

— Pourquoi criez-vous contre lui ? Il semble pauvre et malade.

Et Jacques vit des bouches se tordre de fureur, des poings se lever... Et le jeune homme, frappé, étouffé, couvert de sang, fut chassé de la salle, dans un grand tumulte de meurtre.

— À mort !... À mort !... À mort !...

Derrière un immense Christ tout sanglant, et devant une table en forme de comptoir, il y avait des hommes assis, des hommes habillés de rouge et qui portaient sur la tête des toques étrangement galonnées d'or.

— Jacques Errant, prononça une voix qui sortait, nasillante et fêlée, de dessous l'une de ces toques, vous êtes accusé de posséder une vache tachetée. Qu'avez-vous à répondre ?

Jacques répondit doucement et sans embarras :

— Monsieur le juge, comment serait-il possible que je possédasse une vache tachetée ou pas tachetée, n'ayant ni étable pour la loger, ni champ pour la nourrir ?

— Vous déplacez la question, reprocha sévèrement le juge, et, par là, vous montrez un rare cynisme et une détestable perversité... On ne vous accuse pas de posséder soit une étable, soit un champ, quoique en vérité ce soient là des crimes audacieux et qualifiés que, par un sentiment d'indulgence excessive, la Cour ne veut pas relever contre vous... Vous êtes accusé, seulement, de posséder une vache tachetée... Qu'avez-vous à répondre ?

— Hélas ! protesta le misérable, je ne possède pas cette vache-là, ni aucune autre vache que ce soit !... Je ne possède rien sur la terre... Et je jure, en outre, que jamais, à aucun moment de ma vie, je n'ai, de par le monde, proclamé une vérité...

— C'est bien ! grinça le juge d'une voix tellement stridente que Jacques crut entendre se refermer sur lui la porte de la prison éternelle... Votre affaire est claire... et vous pouvez vous asseoir !...

Vers la nuit, après bien des paroles échangées entre des gens qu'il ne connaissait pas, et où sans cesse revenaient son nom et la vache tachetée, parmi les pires malédictions, Jacques fut condamné à cinquante années de bagne pour ce crime irréparable et monstrueux de posséder une vache tachetée qu'il ne possédait pas.

La foule, déçue de cette sentence, qu'elle trouvait trop douce, hurla :

— À mort !... À mort !... À mort !...

Elle faillit écharper le pauvre diable que les gendarmes eurent toutes les peines du monde à protéger contre les coups. Parmi les huées et parmi les menaces, il fut reconduit dans sa cellule, où le gardien l'attendait.

— Ma tête est toute meurtrie ! dit Jacques Errant accablé... Comment se fait-il que moi, qui ne possède quoi que ce soit dans le monde, je possède une vache tachetée, sans le savoir...

— On ne sait jamais rien !... déclara le gardien, en bourrant sa dernière pipe de la nuit... Vous ne savez pas pourquoi vous avez une vache tachetée... Moi, je ne sais pas pourquoi je suis geôlier, la foule ne sait pas pourquoi elle crie : À mort !... et la terre pourquoi elle tourne !...

Et il se mit à fumer, silencieusement, sa pipe...

## Notes de voyage

La traversée s'est faite en une heure. Le temps d'admirer ce beau lac tranquille qui est la baie de Noirmoutiers, l'île, toute rose, en face, qui se rapproche à chaque instant, et se découpe, plus nette, sur un ciel de nacre fine ; à sa gauche, la tour du Pilier et les récifs du Moine, frangés d'écume ; à sa droite, les dunes plates qui rayent la mer comme d'un trait d'encre violette, le village de Barbâtre dont les maisons blanches et les moulins à vent semblent baigner dans l'eau, le passage du Gois, marqué de distance en distance par de hautes balises, qui se découvre et se dessèche aux heures du jusan... et déjà nous accostons à l'estacade du bois de la Chaise, un bois de pins tristes et d'yeuses superbes, aux troncs tordus, au feuillage presque noir. Juché sur un des madriers de l'estacade, un amateur de pêche maugrée, sous le large chapeau de paille en forme de cloche qui l'abrite, comme d'une tente. Subitement dérangé, il replie sa ligne d'un air furieux et s'en va.

— Hé ! m'sieu Padioleau, fait un petit homme à collier de barbe noire, qui se balance sur la chaîne mobile... Ça a-t-ty

mordu, la dorade ?

— Gnia, gnia, gnia !... grogne M. Padioleau.

Puis il s'ébroue ainsi qu'un vieux cheval et s'enfuit vers le bois, à grandes enjambées, plus vite.

Un passager, bonhomme court et raide, à figure ingrate et considérable de cuistre de collègue, s'agite extraordinairement. Il est vêtu de noir des pieds à la tête, avec un chapeau haut de forme dont le poil se rebrousse au vent.

— Dis donc, Rosalie, s'écrie-t-il en s'adressant à sa femme, grosse personne blonde, molle et tavelée... C'est très curieux ! Jamais je ne me serais figuré une île comme ça... Et toi ?

— Moi, je ne sais pas, répond Rosalie d'une voix chantante... moi, je trouve ça très beau.

— Très beau ! très beau !... Évidemment c'est très beau... C'est très beau, en effet ; mais ça m'étonne, ça me trouble... Et toi ?

— Moi, je ne sais pas.

— J'aurais cru que cela eût été plus imprévu, moins *géographique* !... Sais-tu à quoi cela ressemble, une île ?... Mon Dieu, cela ressemble à un continent plus petit !... Et puis je vais te dire, une île ça se comprend mieux de loin que de près... Tiens ! une mouette !... Ah ! c'est gentil, c'est comme un pigeon !...

Pendant la traversée, il n'a cessé d'expliquer les choses à sa femme, en termes techniques et supérieurs.

— Écoute-moi, Rosalie... Jamais on ne dit d'un bateau à son mouillage, qu'il part ; on dit : il dérape... C'est très important de

connaître cela, dans un pays essentiellement et profondément maritime... Surtout, Rosalie, garde-toi d'appeler un drapeau autrement qu'un pavillon... On se moquerait de nous...

Et, debout sur le pont, les jambes écartées, l'air très important, il répétait :

— Il vente bonne toise de nord-norait... Nous tanguons... Hé, hé ! Il y a de la mer aujourd'hui... Rosalie, amène ton ombrelle... Rosalie, cargue ton manteau... Rosalie, arrime ta valise...

Maintenant, assis sur une malle, un peu déconcerté, il murmure :

— C'est très curieux ! Tu diras ce que tu voudras, mais je ne me figure pas être dans une île... J'aurais bien fait d'apporter mon cache-poussière, et ma lorgnette !...



Des gamins, des femmes nous abordent et nous offrent leurs services, presque timidement, à voix basse, un joli sourire aux lèvres. Aucun empressement d'ailleurs, et pas un cri, pas une bousculade, pas la moindre poursuite. On ne se sent pas enlever ses paquets de vive force, par des mains impérieuses et crochues. Au lieu d'être entourés, heurtés, abasourdis par l'armée glapissante des commissionnaires et des mendiants, ainsi que cela se passe à tous les débarcadères, peu à peu le vide se fait autour de nous. Les bagages déchargés restent là, tout bêtes, sans que personne se présente pour les emporter à la ville. J'examine la route qui débouche du bois sur l'estacade, rien : pas même l'ombre d'un cheval attelé à l'ombre d'une charrette... Quatre ânes, quatre pauvres « cugnots », l'oreille basse, attendent au

piquet les excursionnistes fabuleux, sous la garde d'une vieille qui, couchée à plat ventre sur le sable, fume sa pipe, indolente, les yeux fixés, au loin, sur la mer.

La route serpente, dans la bruyère fleurie, entre les pins et les chênes verts, côtoie des rochers tapissés de lichens bizarres et de petites plantes jaunes au parfum de vanille. Une femme qui ramasse des aiguilles de pin, pieds nus, la tête couverte d'un mouchoir à carreaux rouges, s'interrompt de travailler et vient vers nous, souriante et sans hâte.

— J'ai une villa, nous dit-elle, une belle villa... La villa des Glaïeuls... Il y a un piano... C'est la seule où il y a un piano.

— C'est à vous, cette villa ?

— Ah ! dame, non !

— Vous êtes chargée de la louer ?

— Ah ! dame, oui !... Il y a un piano... Et puis, tous les matins, je vous porterai des chevrettes.

— Nous verrons cela tantôt, ma brave femme !

— C'est ça !... J' suis dans le bois, là, ou bien là... ou n'importe où... vous n'aurez qu'à m'appeler... Ah ! dame, oui !

Et elle se remet à ramasser ses aiguilles de pin du même mouvement purement doux, en souriant toujours.

Au bout de deux cents mètres, brusquement la route retourne vers la mer, dominant une plage de sable toute dorée. Là, une tente est dressée, sous laquelle des tables servies s'allongent, couvertes d'assiettes de palourdes, de homards et de sardines fraîches. Quelques baraques en planches moisies figurent des cabines de bain, et des costumes à raies rouges et bleues sèchent,

pendus à la barre d'un trapèze. Un musicien indigène, coiffé d'un béret de matelot, souffle dans un instrument de cuivre très étrange, qui tient du piston, de l'ophicléide et du cor de chasse, les airs agaçants de la *Mascotte*, et des ânes à touffes de poils longs et roux se poudrent dans le sable, les quatre fers en l'air. On appelle cet endroit le casino.

Du casino, le spectacle est admirable et d'une douceur infinie. La mer est rose, le ciel rose, et la côte, là-bas, — que borde un étroit ruban d'eau plus blanche, — rose aussi, plus rose que la mer et que le ciel, avec de petites taches bleues, et des blancheurs subites qui, çà et là, étincellent vivement. Il faudrait le pinceau de Claude Monet pour exprimer cette clarté, cette légèreté, cette limpidité de rose. Un nuage passe, et voilà une ombre violette qui s'allonge sur la mer, s'échancre, glisse lentement, pareille à une île qui flotterait... Un nuage passe, et c'est une ombre verte, d'un vert lumineux, transparent, où l'on devine les profondeurs sereines, immenses, comme les ciels des soirs tranquilles ou des jeunes matins... Et tandis qu'une goélette et deux côtres restent immobiles à leur mouillage des chaloupes de pêche traversent la rade et bientôt vont se perdant, délicieusement roses, dans tout ce rose épandu qui monte de la mer et qui tombe du ciel.

Pendant que nous déjeunons, la directrice du casino, souriante, vient nous saluer. Elle est grosse et fort avenante, et elle porte sur la tête, très en arrière, une coiffe en forme de court hennin. Les deux mains appuyées à la table, elle se penche et se balance, souriant sans cesse.

— Vous venez peut-être pour habiter l'île ? nous demande-t-elle.

— Précisément.

— C'est très bien... J'ai une villa, une belle villa... la villa des Glaïeuls... Il y a un piano... C'est la seule où il y a un piano...

— Alors, c'est à vous, cette villa ?

— Ah ! dame, non !

— Vous êtes chargée de la louer ?

— Ah ! dame, oui !... Il y a un piano... C'est très *lustrueux*... Et puis, tous les matins je vous porterai des chevrettes ou des homards, ou des gâteaux, ou du tabac, ou n'importe quoi...

— Nous verrons tantôt.

— C'est ça... Je suis là, ou bien au pays, ou bien n'importe où... Vous n'aurez qu'à m'appeler... Mangez, mangez... Régalez-vous... Moi, ça me fait plaisir qu'on mange beaucoup... Ah ! dame, oui !... Quand vous voudrez une belle lubine, vous n'avez qu'à le dire. Mangez, régalez-vous...

En ce moment, un petit garçon, très rouge, bouffi, avec un béret à mentonnière et une jupe de laine déchirée, s'approche de nous. Ses yeux sont morts, et jamais la pensée ne les anima ; ses lèvres pendent, laissant couler de chaque côté de la bouche deux filets de salive brunâtre... Il nous dit en bégayant :

— Y a un soldat qui s'est noyé... Y a un soldat... un soldat, un petit soldat !...

— Ne faites pas attention, interrompit la directrice du casino... C'est un pauvre innocent !... Il y a deux ans, en effet, un soldat s'est noyé au bec du Cob... Et ça l'a frappé probablement, cet innocent, car, depuis, il ne dit plus que ça, toute la journée...

Ah ! dame oui !

Se tournant vers le pauvre idiot, elle lui demanda :

— Et qu'a-t-on trouvé dans le corps du soldat, dis, innocent ?

— Des bigorneaux, répond l'enfant, des bigorneaux, plein, plein !...

Je lui donne deux sous, et le petit s'éloigne en bégayant :

— Y a un soldat qui s'est noyé !... Y a un soldat... un soldat, un petit soldat !...

— Ça l'amuse sans doute de toujours répéter ça, le pauvre petit malheureux !... gémit la grosse femme, en haussant les épaules d'un air de pitié... Ça l'amuse... Ah ! dame oui !



Je me suis promené dans le bois de la Chaise. Des femmes y travaillaient courbées sur la bruyère, levaient la tête à mon approche et me souriaient. Des lapins déboulaient de leurs gîtes, montrant une seconde la houppe blanche de leur derrière, puis disparaissaient dans des trous de rocher. De place en place, des chalets tout neufs, et brillant comme des joujoux, surgissaient dans la verdure, entourés d'une mince palissade, ou bien campés dans le bois, au hasard, ainsi que des jouets qu'aurait oubliés un enfant. Cloués au tronc des arbres, il y avait partout des écriteaux où on lisait : *À louer, la villa des Glaïeuls, la seule où se trouve un piano*. C'était une véritable obsession que cette villa et que ce piano. Et j'eus un frisson à la pensée qu'elle me poursuivrait peut-être sur les grèves, et sur les dunes, que je la retrouverais au large et que les goélands me l'apporteraient dans leur cri plaintif. Déjà la *Valse des Roses* me hantait ; il me semblait que les pins, les chênes verts et les rosiers tournaient, tournaient avec des